

Chapitre 1

Il se réveilla en sursaut, se tourna et se retourna plusieurs fois sur lui-même, se mit debout, s'assit le dos contre le mur, les coudes sur les genoux, la tête entre les mains.

Débordé, son jeune thorax ne pouvait plus contenir les battements accélérés de son cœur ; de sa bouche, s'échappaient des colonnettes de vapeur tiède, révélatrices de gonflements continus de ses poumons.

Presque en sanglots, il pensait à ce monstre indescriptible qui l'avait poursuivi sans répit au milieu de cette forêt vierge et noire où lianes et arbustes retardaient toute échappatoire. Il se souvenait encore de ces nombreux fauves diaboliques et mystérieux oiseaux aux griffes démesurément longues qu'il avait esquivés avec beaucoup de dextérité, de chance et de hasard.

A plusieurs reprises, il s'était écroulé aux pieds de grands arbres étranges, avait évité des gouffres difformes et traversé des rivières boueuses : Il ne pouvait plus fermer l'œil, la nuit durait plusieurs années.

Dans la tête de ce tendre garçonnet au cinquième anniversaire à peine célébré dans la douleur, machette à la main aux cotés d'ouvriers aux muscles de Hercule, se faufilaient et s'entremêlaient mille et une interrogations.

Autour de lui, l'environnement exigeait de l'héroïsme. Les ronflements éperdus des ouvriers entretenaient froidement la solitude. La nuit devenait plus noire encore dans cette hutte lugubre et douteuse où gibecières, canaris, calabasses, machettes, limes et couteaux s'associaient pour en constituer les principaux meubles.

La porte de ce centenaire hypogée n'était pas rassurante. Vieux rideau en fibres de feuilles de raphia, sa position inclinée dénonçait sa passivité. Impitoyables, les vents successifs, les souris téméraires et les campagnols insolents l'avaient profondément diminué. Très souvent aussi, les lapins, les chats et surtout les chiens venaient s'arracher volontiers quelques morceaux pour alimenter leurs jeux ou en faire des composants de leur lit. La vieille garde n'avait donc plus les moyens pour assurer sa fonction essentielle, et complotait plus intimement avec l'angoisse.

Cette nuit là, les froufrous répétés en provenance de chaque recoin de la hutte accentuèrent la peur, qui suscita à son tour la nécessité de rejoindre les parents à une vingtaine de mètres de là.

Il sortit brusquement, les yeux légèrement ouverts. Dans la foulée, son pied gauche heurta un caillou. Il serra durement les dents et résista à la douleur. A l'approche de la maison, ce pied gauche aveugle heurta à nouveau un tabouret qui traînait là. Cette fois, la douleur fut atroce, mais son courage lui donna des forces supplémentaires pour atteindre le joyau familial.

Véritable musée au cœur de cette forêt dense, cette gentilhommière relevait de mains de génies créateurs. Architecture moderne aux contours fleuris et verrouillés, la maison n'offrait ses services qu'aux seuls ayants droit statutaires : Baba¹, Mamih², Akpôlê et sa petite sœur en avaient seuls le droit de séjour.

Maintes fois admonesté pour son entêtement à bénéficier des délices du château, l'enfant ne put toucher la porte et se blottit sous la fenêtre, dans une touffe de fleurs.

Il était cinq heures et demi, des bruits se firent entendre : son rythme cardiaque s'intensifia à nouveau. Les voix qui lui parvenaient par la complicité de la fenêtre

¹ Papa

² Maman

n'avaient guère les traits des paroles mielleuses qui nourrissaient les conversations intimes habituelles. Les interventions semblaient dures, opposées et, intérieurement, l'enfant prit aussitôt position :

— Aujourd'hui, si Baba touche Mamih, je m'associerai à elle pour le frapper.

Mais au fur et à mesure que les discussions se poursuivaient et gagnaient en intensité, l'enfant se rendit compte qu'elles avaient plutôt l'air d'une longue réunion de concertation, dans laquelle il était principalement au cœur des débats. Il fronça les sourcils, ouvrit grandement les oreilles et, la tête contre le mur, il écoutait attentivement :

« — Mon cher mari, il y a deux ans, tu m'avais promis des explications sur la présence de cet enfant parmi nous. Et depuis, tu n'en fais plus allusion : Que me caches-tu ?

— Absolument rien, je réalise que le sujet est sans importance, et qu'il serait de ce fait inutile qu'il alimente la chronique pendant toute notre existence.

— Sans importance... ? Tu plaisantes ou quoi ? Un enfant que tu as arraché tragiquement à ses parents géniteurs depuis l'âge de deux ans ? Un bébé dont j'ai nettoyé les déchets de mes propres mains durant trois années ? Tu trouves cela trop peu pour me remercier de cette façon ? Là... Tu es vraiment cynique !

— Ecoute... c'est mon neveu. Il est donc à moi et j'ai le droit de le récupérer à n'importe quel âge, même le jour de sa naissance, et en faire tout ce qui répond à mes goûts...

— Oui, mais au nom de l'humanisme, je pense que tu devrais le faire venir après qu'il ait eu six ans ou plus...

— C'est une bonne suggestion, mais n'oublie pas que tout seul, Akpôlé ne peut pas aller à l'école : il lui faut quelqu'un de familier à ses côtés...

— Ah ! je vois maintenant : C'est donc cette vérité que tu me caches depuis ?

— Vérité ?

— Oui, vérité ! Tu penses déjà à ta succession, à ton héritier !

— Arrête de dire des horreurs ! Ce que je dis ne cache aucun secret...

— Tu crois que je suis naïve ? Dis-moi, n'est-ce pas pour qu'il affûte ses armes en apprenant dès à présent ses droits que tu l'envoies à l'école ?

— Sois raisonnable ! Comment un enfant qui n'a ni extrait de naissance, ni dossiers scolaires peut-il être dangereux au point d'inquiéter des intérêts ? Il est juste venu pour tenir compagnie à notre fils envers qui nous avons le sacré devoir d'assistance.

— Bravo ! Je te sais expert dans l'art de détourner l'attention de l'essentiel. Pourquoi avais-tu dit à ses parents que tu venais le mettre à l'école alors ? A ton âge, tu devrais savoir que les enfants à situation identique à la sienne arrivent toujours à percer miraculeusement les secrets de la réussite. En tout cas, je n'accepterais jamais de recevoir d'ordre de la part d'un parvenu, encore moins de ce morveux larbin né de parents obscurs. Tiens-toi bien, s'il part à l'école, je disparaîs aussitôt de ta vie... ! »

Mamih conclut ainsi énergiquement, se leva brusquement, murmurant et se frappant la poitrine en sortant. Le bruit étourdissant de ses pas augmentait au fur et à mesure qu'elle approchait la porte de sortie, un balai et une vase de nuit entre les mains.

L'enfant s'assit correctement et fit semblant de dormir intensément, les bras croisés entre les jambes. Mamih sortit brutalement, laissant derrière elle une porte inconsolable à la rencontre du mur. Elle déposa soigneusement son colis par terre pour bien ajuster son pagne qui ne bénéficiait d'aucun ménagement en ce début de matinée. Exactement comme une bête fauve en difficultés, elle

avait la tête dans tous les azimuts, des yeux de lynx, la bouche correspondant parfaitement au signalement de la mangouste

C'est alors qu'elle découvrit le visiteur matinal, profitant allègrement de l'hospitalité de ses fleurs. Les mains aux hanches, elle l'observa un moment et regagna la véranda comme elle en fut sortie. Son retour fut encore plus précipité, prenant le soin de se faire accompagner par une formidable courroie de mobylette qui ne renonçait jamais de porter secours à sa maîtresse.

Toujours bien entretenue et jalousement gardée, cette courroie faisait partie intégrante du patrimoine précieux de Mamih. Des nuits entières étaient souvent consacrées à ses louanges : ses services de répression et de correction se faisant sans pitié et avec une adresse de premier ordre. Et ce jour-là encore, comme un séide, elle démontra ses qualités avec une fidélité quasi servile.

Sur les ordres appuyés et répétés de cette dame aux quatre décennies d'existence, elle s'attaqua d'abord et furieusement aux pieds de l'enfant pour lui signifier qu'il faisait jour. Elle fut récompensée par un cri brusque. La suite ressemblait à un combat homérique à sens unique. Les yeux bandés, la courroie confondait la tête, les épaules et le ventre. Selon les positions de l'enfant, elle frappait lourdement dans tous les sens jusqu'à ce que celui-ci lui cédât sa zone de prédilection : le dos. Les cris de douleurs atroces du garçonnet, engloutis dans le vacarme des coups de son bourreau, réveillèrent tous les habitants du campement qui se précipitèrent sur les lieux du drame.

Les hommes, les femmes et même les animaux domestiques furent tous meurtris par ces abjectes lâchetés de Mamih et son bienfaiteur. La délivrance ne fut pas facile. Tandis que certains s'occupaient de l'enfant, d'autres se battaient avec Mamih pour mettre un terme à cette scène de désolation cruelle.

Couché à même le sol, la respiration allant et revenant sous la forme d'un hoquet interminable, le jeune garçon, par un regard suppliant à travers la fenêtre, observait Baba qui visionnait joyeusement le film du spectacle et semblait émerveillé par la discipline et l'application de la courroie.

Catastrophée, largement excédée par l'attitude décevante du chef de famille, une vieille femme ne put retenir ses larmes et ses remarques à l'endroit de Baba. Approchant la fenêtre avec beaucoup de peine, elle lui dit calmement :

— Accepterais-tu de voir ton propre fils dans un tel état ?

La seule phrase suffit pour provoquer le mouvement le plus aigu de l'hypomanie de Mamih. Elle perdit tout contrôle, tout sens moral, tremblant et confondant tout. Mais, désarmée, elle n'eût autre recours qu'à son balai. Elle s'en saisit pour badigeonner brutalement le corps de l'enfant. Tous ceux qui s'opposèrent à sa volonté reçurent leur part de supplice.

Pour l'enfant, la terre et l'outre monde avaient fusionné. Il se défit malicieusement des griffes de Mamih et, dans la précipitation, son pied gauche imprudent heurta encore la vase de nuit de son adversaire. La pupille qui en rejaillit effleura les pieds de la furieuse dame. Mais, en un clin d'œil, il parvint à se jeter dans les bras de la vieille femme qui lui accorda volontiers le droit d'asile, malgré qu'ils se fussent écroulés tous les deux.

De son côté, Mamih se débattait encore avec une brutalité stupide pour se défaire de son marquage. On la sentait essoufflée, très éprouvée même, mais elle poursuivit farouchement pour atteindre l'enfant et son hôtesse. Là non plus, privée de son balai, elle ne put instantanément parachever son funeste dessein. Elle fit alors semblant de renoncer à la correction et, d'un mouvement réflexe coordonné par sa sandalette gauche, elle frappa durement deux fois au visage du garçonnet. Cette fois, ce fut le comble.

Elle fut énergiquement retirée et, s'éloignant honteusement vers sa cuisine, prédit l'avenir de son adversaire en ces termes :

— Ta disgrâce n'aura aucun remède.

Ce qui ne manqua pas d'indigner la vieille femme qui s'éloignait à son tour avec l'enfant, secouant inlassablement la tête :

— Adieu la maternité ! Adieu la solidarité ! Adieu la beauté ! Que reste-t-il encore de nos ancêtres ?

De cette sage remarque, naquit une soif de revanche jamais possible à assouvir, le poids des âges l'ayant si profondément affaiblie qu'elle se voyait fâcheusement réduite à la simple tâche de consolation.

Les nuages, pendant ce temps, chassaient progressivement le soleil qui retirait peu à peu ses lampadaires à ses bénéficiaires. Subitement, le tonnerre gronda terriblement. Son bruit violent et sévèrement prolongé fut accompagné de foudres effrayantes. Le tourbillon, peut-être aussi en colère, se mêla audacieusement de cet environnement déjà désastreux, venant et revenant mordre plusieurs fois la terre qui toussait un nuage de poussière.

Le ciel s'assombrit après s'être violemment déchiré, et le temps se couvrit rapidement. La rafale, la grande rafale fit son apparition avec ses mouvements déraisonnés à vagues successives. Sa présence fut particulièrement remarquée dans cette épouvante inquiétante. Ne pouvant plus supporter l'intrusion, la terre tremblait et menaçait de s'écrouler ; les arbres aux abois hurlaient et se couchaient tour à tour ; les manguiers et les orangers lui offrirent des fruits contre leur gré ; les articles de ménage, confondus aux feuilles mortes, changèrent et rechangèrent de position sans plus jamais la regagner ; la vieille hutte ne put résister à la confrontation et lui ôta son chapeau en signe d'abandon.

Partout, c'était la panique. Les femmes furent les premières à solliciter la clémence des aïeux par les larmes,

suivies d'interminables incantations des hommes qui ne pouvaient prouver leur virilité qu'à travers de bien vains conseils à observer dans pareilles circonstances. A la merci de tout danger, la volaille n'avait de protecteur que le vent qui chassait les éperviers. Les chiens et les chats, quant à eux, recevaient des coups volontaires pour leur entêtement à partager la même cachette que les hommes.

Brutalement réveillé, l'enfant sortit de son refuge pour regagner la véranda. Là, il trouva la vieille femme aux cheveux blancs, assise dans un coin de sa maison, sa petite fille à ses côtés. Et s'asseyant sur un tabouret près d'elles, dit joyeusement :

— Ah... *Nanan*¹, il va pleuvoir et nous allons bientôt nous baigner !

Bouleversée, le bras reliant la tête et le genou, la septuagénaire observa longuement le garçonnet, le cœur brûlant de pitié et de vengeance :

— L'enfance est aussi grave que n'importe quelle autre maladie au monde. Quiconque la maltraite à droit à la pendaison parce qu'il n'a pas droit à la vie.

Entre-temps, la tornade s'éloignait doucement au grand soulagement des cultivateurs qui ne se plaignaient que de l'asphyxie des quelques gouttes de la pluie restée longtemps sans visite.

Lentement, la vieille femme se rendit dans sa cuisine et en revint avec une marmite entre ses mains peu tranquilles. Et tandis que les enfants mangeaient sans souci, elle repartit au même endroit pour en rapporter de l'eau.

Malheureusement, elle ne put atteindre la cuisine, les chaudes discussions autour du plat exigeant l'urgence de sa présence. Et d'un cri vieillissant mais ferme, elle ramena sa petite fille à l'ordre :

— Que se passe-t-il... ?

— C'est pas Aféli, il s'occupe plus du poisson que des morceaux d'igname.

¹. Terme affectueux pour grands-parents

La grande-mère craquait sous le poids de l'innocence déconcertante des gamins. Le mouvement de sa tête se fit rapidement l'écho de son intérieur :

— Dieu a tout donné aux hommes, sauf un cœur et une âme aux enfants. Sinon, comment oublier si tôt ce qu'un homme prendrait pour un ultimatum assez sérieux ?

Elle prit le soin de faire un partage équitable et, chacun de son côté, les enfants mangeaient sans lever la tête. La petite fille fut la première à finir, but une gorgée d'eau, en remit à son nouvel ami et alla se jeter brutalement dans la poitrine de sa grand-mère.

Mais contrairement aux habitudes de la bonne-maman, elle ne dit rien. La petite fille resta un moment dans son logis et, n'obtenant aucune satisfaction en retour à ses gestes, questionna sa grand-mère bien-aimée :

— Tu es malade, Nanan ?

La grand-mère baissa lentement la tête, fixa longuement sa fillette des yeux et répondit gentiment :

— Non, je me porte bien

— Mais pourquoi fais-tu cette tête ? Tu n'as même pas mangé un morceau d'igname.

— C'est vrai, je n'ai pas du tout faim aujourd'hui...

— En tout cas ... si tu ne manges pas, tu vas mourir et tant pis pour toi, vieille marmite !

— Evidemment, reprit la grand-mère, tu appartiens à une génération qui ne pense qu'à ses boyaux. Vous êtes si gourmands que vous pouvez même manger au chevet d'un mort.

— C'est normal, vieille carapace ! tu ne sais pas qu'il faut manger pour vivre ? Moi, je mangerai tant qu'il y en aura. Si c'est ça qui t'énerve, c'est que tu vas beaucoup maigrir : je m'en fou !

— Oh, sois tranquille ma petite fille ! Ce n'est pas à ce que tu vas rejeter aussitôt consommé que je pense ; c'est plutôt à cause de ce que demain te réserve que je suis toute calme et pensive.

— Pourquoi tu dis ça, Nanan ?

— N'as-tu pas vu tout ce qui s'est passé aujourd'hui ? N'as-tu pas entendu le récit de ton ami ?

— Si ! Il a failli pleuvoir et nous ne sommes pas allées au champ.

— C'est vraiment grave ! Nos parents nous en voulaient terriblement. Nous avons donné la vie à une race contraire à la leur. Vous ne connaissez même pas le nombre de doigts que porte une main. C'est vraiment dommage !

— Peuh ! C'est pour toi qui est grave, moi, je sais que ma main a cinq doigts.

— Ah ! Je comprends maintenant pourquoi tu n'éprouves aucune pitié pour Afêli. N'as-tu pas vu le ciel pleurer ? la terre souffrir horriblement ? Le pied gauche de ton ami qui heurtait les obstacles et tous ces nombreux événements obscurs pour l'avenir ne t'inquiètent même pas : tu es vraiment ignorante, absolument aveugle ma petite fille.

— Tu parles trop, Nanan ! Que veux-tu dire encore ?

— Je crains fort pour ton ami et pour toi aussi. Autant le chat et la souris ne peuvent pas vivre ensemble, le malheur et le bonheur ne coexistent jamais : le spectacle macabre de ce matin pourrait influencer demain.

Nanan souffla un peu et leva la tête pour voir ce qui se passait dehors. La tornade avait totalement pris congé et le soleil avait vaillamment repris son service. Un peu partout, les gens se mettaient par petits groupes pour raconter l'événement. Certains le trouvaient inédit, tandis que d'autres l'assimilaient à celui qui intervint quelques instants avant la mort du bâtisseur du campement.

La grand-mère ne répondait plus aux questions de sa petite fille et passait tout le temps à regarder tout droit devant elle. Et quelques minutes plus tard, une voix de poitrine résonna dans la maison : le bonjour ne fut pas suivi.